

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 3

Artikel: On veladzo iô vaut mi paidrè sa fenna què sa vatze

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, par contre, comme tout est compensé dans la vie où les regrets surpassent les plaisirs, que d'inconvénients ne rencontre pas un nez délicat dans certaines circonstances trop peu rares pour notre malheur ! ...

Mais la cuisinière entre dans ma chambre et avec elle le parfum d'un rôti. C'est un canard aux oignons ; le canard est un bon mets lorsqu'on a des dents et de l'appétit, mais..... hélas !

Corsier 1878.

**On veladzo iò vaut mi paidrè sa fenna
què sa vatze.**

Djan Tintébin que restâvè dâo coté dâo Forâtaï, avâi débagadzi po s'allâ teni quasu à l'autre bet dâo canton, iò l'est que l'avâi amoudiâ oquiè, et iò cein allâvè bin d'à premi ; mà ein après, lè guignons s'ein méclliron et lo pourro Tintébin eut ma fai bin lè sinnès. L'avâi on bovaïron po allâ ein tsamp tandi l'âoton, mà cé crapaud amâvè mi corrè decé, delé, què dè gardâ lè bêtés. L'avâi lo diablio po férè dâo fû ; sè tegnâi on brequet, onna pierra et dâo tserpi et ti le dzo portâvè avouè li on part d'étallès, onna pougnâ dè tsenevouet et ca uqièz z'allumettès supràiès, dè clliâo grantès dzaunès, po allumâ, et on iadzo su lo prâ, laissivè sè vatsès po allâ queri onna grougne cé, onna brantse lé, ao bin po allâ dâi z'hâorès dè temps accouilli dâi pierres po tatsi dè déguelhi onna crouie boutsena tota berboula, qu'êtaï restâïe ào fin coutset d'on pomâit sauvadzo, et tandi cé temps, lè z'àomaillès fason. dâi z'es-campettès sein tsouï lè tsamps dè fromeint.

On dzo que l'étiont à n'on prâ dza tot rondzi, iò y'avâi prâo virès à férè, du que d'on coté y'avai dâo tréfle et dè l'autre dâi z'abondancès, lo bovaïron que s'amusâvè à cordellâ dâi z'échafâirès po s'n'écourdjâ, laissâ sè vatsès allâ su lè vesins, que ma fai y'ein eut iena, 'na balla motâila, qu'êtaï ào tréfle, que goncllia. Lo bovaïron, qu'êtaï tot mârè solet pè cllia fin, lâi restâ tant qu'âo né et quand vollie s'ein veni, la vatsè étai crêvâie. Faille férè veni l'écortchâo, et l'eincrottiron la bête. — Lè dzeins desiron : la vatsè à Tintébin est crêvâie, et tot fe fini.

Coumeint on guignon ne vint jamé solet, la fenna à Tintébin, que trainâvè dza on pou, dut sè mettrè ào lhi et verâ lè ge cauqièz temps après, que cein désolâ bounadrâi son pourr'hommo ; mà coumeint l'étai on galé luron et que n'êtaï pas on bedan, lè gaupès lo reluquâvon, et quand l'allâvè ào coumon, à la fretéri et iò que sâi, lè péres et lè frârês dè clliâo donzallès lo consolâvon et lâi fason : po iena dè perdiâ, cinquanta dè retrovâiès et tatsivon dè l'appedzenâ po lâi férè ferè on bet d'accordâiron ; l'est porquiet l'autre dzo, que ion dè sè vilho vesins que l'avâi pas revu du que l'avâi tsandzi dè veladzo, lo reincontré et lâi démandé se sè plié et se lè dzeins sont dâi bounès dzeins, Tintébin lâi fâ : Vâi-tou, l'est on pâyi iò faut mi paidrè sa fenna què sa vatsè, kâ s'on lâi pai onna vatsè nion ne vo

dit on mot ; mà s'on-pai sa fenna, l'ein ont ti iena dé presta à vo bailli.

LE BOULET

Un voyageur cheminait lentement sur la route qui conduit de Nantes à Clisson. Arrivé à quelque distance de Palais, où naquit Abailard, il s'arrêta et s'assit sur un tronc d'arbre renversé.

Le soleil venait de se lever, un beau soleil des derniers jours d'été. L'air était pur ; les oiseaux chantaient dans l'épais feuillage des grands arbres qui bordaient la route ; le paysage, gaîment éclairé, semblait inviter aux pensées de bonheur et de joie ; mais le voyageur était sans doute peu sensible à l'invitation, car sa physionomie, assez calme d'abord, s'assombrit peu à peu et trahit bientôt les souffrances d'une lutte intérieure.

C'était un homme d'une trentaine d'années, misérablement vêtu d'habits dont le délabrement laissait pourtant deviner encore que l'étoffe avait été fine et la coupe élégante. Son chapeau râpé attestait un trop long usage de la brosse, et sa chaussure, au grand dommage de ses pieds endoloris, offrait de larges entrées à la terre et aux cailloux du chemin. Il tenait d'une main un bâton de cornouiller qui lui servait d'appui, et portait de l'autre, en guise de valise, un petit sac de toile, peu gonflé, où était enfermé tout son bagage.

Quant aux traits de son visage, ils ne manquaient point, à les examiner de près, d'un certain cachet de beauté et de distinction. Mais, soit qu'ils fussent altérés par le chagrin et la misère, soit que le vice et la débauche les eussent usés avant le temps, ils étaient hâves et tirés. On pouvait aisément reconnaître, aux rides prématûrées de son front, à l'expression tour à tour animée ou presque éteinte de son regard, aux fréquents frémissements de ses lèvres blèmes, qu'il n'était pas moins ravagé au moral qu'au physique.

De temps à autre, il laissait échapper à haute voix quelle phrase où se révélait sa pensée, comme cela arrive souvent aux personnes qui sont sous l'influence d'une vive préoccupation.

— Dois-je poursuivre ma route... ne fais-je pas mieux de retourner en arrière?... Plus j'avance et plus je deviens indécis. Comment va-t-on me recevoir?... « Ton père n'a peut-être plus que quelques jours à vivre ; viens implorer ton pardon... » Voilà ce que mon oncle a répondu à ma lettre. Mon père est bon, il ne l'a été que trop pour moi, mais j'ai lassé sa bonté, et il m'a frappé de sa malédiction... Qui sait si ma vue, au lieu de l'adoucir, ne redoublera pas sa juste colère, si, au lit de mort, il ne me foudroiera pas d'une seconde malédiction plus terrible que la première? Et Marguerite, cet ange que j'ai si cruellement offensé, pourrai-je affronter son regard? Consentira-t-elle à me laisser embrasser notre enfant?... Aht malheureux, oseras-tu jamais, souillé par six années d'une honteuse existence, te présenter dans une maison où tout respire la vertu, et réclamer ta part dans les affections d'une famille que tu as déshonorée?

Notre voyageur, la tête plongée dans ses deux mains, les coudes appuyés sur ses genoux, resta longtemps immobile, absorbé dans une profonde et douloureuse rêverie.

La route était déserte : ce n'était pas encore l'heure où commencent les travaux de l'ouvrier des champs. Un individu déboucha tout à coup d'un chemin de traverse ; il était aussi misérablement vêtu que le voyageur dont il vient d'être question, mais tandis que la physionomie de celui-ci, plutôt triste que menaçante, pouvait inspirer quelque pitié, il y avait dans les traits rudes et sauvages du nouveau venu une singulière expression de bassesse et de férocité. Les dimensions du gourdin avec lequel il faisait par instant le moulinet, comme pour se donner un air martial et crâne, accusaient moins un bâton de soutien qu'une arme de combat.

Au bruit que fit ce dernier en passant, le voyageur leva